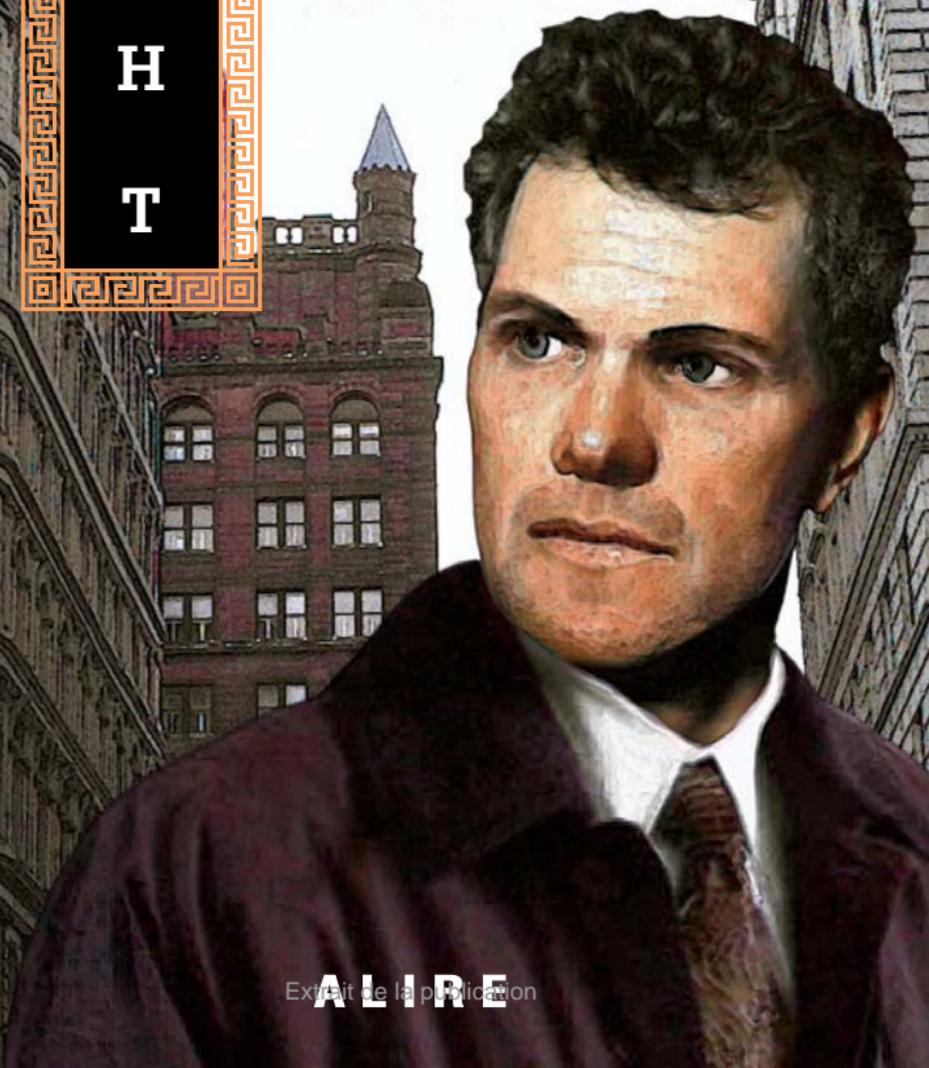


ERIC

WRIGHT

# LA NUIT DE TOUTES LES CHANCES



Extrait de la publication  
**ALIRE**



À PROPOS DE  
*LA NUIT DE TOUTES LES CHANCES...*

1984 — PRIX ARTHUR-ELLIS  
1984 — PRIX JOHN-CREASEY  
1984 — PRIX DE LA VILLE DE TORONTO

« WRIGHT... A LE SENS DES PERSONNAGES, DES LIEUX ET DE TOUS CES PETITS RIENS QUI RAPPELLENT LA VIE COURANTE. MAIS C'EST CHARLIE, À LA FOIS UN ÊTRE CHARMANT ET UN POLICIER ATTACHANT, QUI VOLE LA VEDETTE DU LIVRE. »

*The Washington Post*

« LE PREMIER ROMAN D'ERIC WRIGHT EST UN TRAVAIL SUPERBE, EN GRANDE PARTIE GRÂCE À DES PERSONNAGES RENDUS DE FAÇON EXQUISE, PLUS PARTICULIÈREMENT CELUI, ATTACHANT ET HUMAIN, DE CHARLIE SALTER. »

*The San Diego Union*

« MEILLEUR PREMIER ROMAN : *LA NUIT DE TOUTES LES CHANCES*, DE ERIC WRIGHT. C'EST MON CHOIX PRINCIPALEMENT À CAUSE DE CE PERSONNAGE EXTRAORDINAIRE D'INSPECTEUR QUI SOLUTIONNE L'ÉNIGME DU MEURTRE... JE SOUHAITE QUE CE SOIT LE DÉBUT D'UNE GRANDE SÉRIE POUR CHARLIE SALTER. »

*The Hudson Sun*

« ERIC WRIGHT A ÉCRIT L'HISTOIRE D'UN ADULTE ARRIVANT SOUDAINEMENT À MATURITÉ. »

*The New York Times Book Review*

« LA TOILE DE FOND CANADIENNE EST VRAISEMBLABLE, LE HÉROS EST INTÉRESSANT, TOUT COMME LE CANEVAS GÉNÉRAL DE L'HISTOIRE ET SON ÉCRITURE ; UN DÉBUT DE SÉRIE PÉTILLANT. »

*The Times Literary Supplement*

... ET D'ERIC WRIGHT

« CHARLIE EST LE FLIC DE TORONTO  
DE LA SPLENDIDE SÉRIE POLICIÈRE  
DE L'AUTEUR CANADIEN ERIC WRIGHT... »

UNE SÉRIE INCONTOURNABLE  
POUR LES AMATEURS DE POLAR. »

*The Washington Post*

« UN MAÎTRE LORSQU'IL S'AGIT DE MÉLANGER LE SUS-  
PENSE À UN CHALEUREUX SENS DE L'HUMOUR, PARFOIS  
MORDANT MAIS TOUJOURS AVENANT,  
QUI DONNE À CHAQUE BOUQUIN DE LA SÉRIE  
SA SAVEUR INCOMPARABLE. »

*The San Diego Newsletter*

« UNE DES PLUS BRILLANTES ET DIVERTISSANTES  
SÉRIES POLICIÈRES DE NOTRE ÉPOQUE. »

*Booklist*

« ... UN TRAVAIL EXEMPLAIRE, SOLIDE,  
PLEIN DE VRAIS PERSONNAGES  
DANS UNE CITÉ TOUT AUSSI VRAIE. »

*The Times Literary Supplement*

« [CHARLIE SALTER] ... EST PROBABLEMENT  
LE PLUS HUMAIN DE TOUS  
LES PERSONNAGES DE POLICIER. »

*The London Observer*

« ERIC WRIGHT ÉCRIT DES ROMANS D'ENQUÊTES  
POLICIÈRES QUI SONT AU POLAR  
CE QUE LES ROMANS DE JOHN LE CARRÉ  
SONT À L'ESPIONNAGE. »

*Quill & Quire*

# **LA NUIT DE TOUTES LES CHANCES**

## DU MÊME AUTEUR

### Série Charlie Salter

1. *The Night the Gods Smiled*, HarperCollins, 1983.  
*La Nuit de toutes les chances*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 074, 2004.
2. *Smoke Detector*, HarperCollins, 1984.  
*Une odeur de fumée*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 079, 2004.
3. *Death in the Old Country*, HarperCollins, 1985.  
*Une mort en Angleterre*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 083, 2005.
4. *A Single Death*, HarperCollins, 1986.  
*Mort d'une femme seule*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 088, 2005.
5. *A Body Surrounded by Water*, HarperCollins, 1987.  
*Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 093, 2006.
6. *A Question of Murder*, HarperCollins, 1988.  
*Une affaire explosive*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 098, 2006.
7. *A Sensitive Case*, Doubleday, 1990.  
*Une affaire délicate*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 105, 2007.
8. *Final Cut*, Doubleday, 1991.  
*Mort au générique*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 111, 2008.
9. *A Fine Italian Hand*, Doubleday, 1992.  
*Mort à l'italienne*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 120, 2008.
10. *Death By Degrees*, Doubleday, 1993.  
*Une mort collégiale*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 121, 2009.
11. *The Last Hand*, Dundurn Press, 2001.  
*La Dernière Main*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 132, 2010.

# LA NUIT DE TOUTES LES CHANCES

ERIC WRIGHT

traduit de l'anglais  
par  
ISABELLE COLLOMBAT



Illustration de couverture : LAURINE SPEHNER

Photographie : ERIC WRIGHT

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

**Messageries ADP**

2315, rue de la Province  
Longueuil (Québec) Canada  
J4G 1G4  
Téléphone : 450-640-1237  
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

**Interforum editis**

Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine,  
94854 Ivry Cedex  
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91  
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33  
Service commande France Métropolitaine  
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00  
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28  
Service commandes Export-DOM-TOM  
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86  
Internet : [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)  
Courriel : [cdes-export@interforum.fr](mailto:cdes-export@interforum.fr)

Suisse :

**Interforum editis Suisse**

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse  
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60  
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68  
Internet : [www.interforumsuisse.ch](http://www.interforumsuisse.ch)  
Courriel : [office@interforumsuisse.ch](mailto:office@interforumsuisse.ch)  
Distributeur : OLS S.A.  
Zl. 3, Corminboeuf  
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse  
Commandes :  
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33  
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66  
Internet : [www.olf.ch](http://www.olf.ch)  
Courriel : [information@olf.ch](mailto:information@olf.ch)

Belgique et Luxembourg :

**Interforum editis Benelux S.A.**

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique  
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20  
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24  
Internet : [www.interforum.be](http://www.interforum.be)  
Courriel : [info@interforum.be](mailto:info@interforum.be)

Pour toute information supplémentaire

**LES ÉDITIONS ALIRE INC.**

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1  
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443  
Courriel : [info@alire.com](mailto:info@alire.com) Internet : [www.alire.com](http://www.alire.com)

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Nous remercions aussi le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION  
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2004  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

*The Night the God Smiled* © 1983 ERIC WRIGHT

© 2004 ÉDITIONS ALIRE INC. pour la traduction française

10 9 8 7 6 5 4 3<sup>e</sup> MILLE

Extrait de la publication

*Pour Valerie*

Le Douglas College est un collège imaginaire situé dans une ville bien réelle. Les personnages, eux aussi, sont fictifs, et toute ressemblance à des personnes existantes ou ayant existé serait une pure coïncidence.

# CHAPITRE 1

Ces temps-ci, Charlie Salter avait des réveils difficiles. Les pires matins étaient ceux où il lui fallait quelques minutes pour émerger de ses cauchemars et se rendre compte qu'il était dans son lit, chez lui, qu'il n'avait tué personne ni commis aucun acte irréparable. Il y avait d'autres réveils pénibles, comme ce matin-là, où il restait allongé, attendant que le souvenir de tous ses échecs se dissipe à la lueur du jour. Ses premiers échecs à l'école (« À la première difficulté, tu baisses les bras. »), son bref passage à l'université (« Tu ne finis jamais rien. »), son stupide premier mariage, qui avait fait naufrage en moins d'un an et, pour finir, son échec professionnel. Salter était inspecteur de police. Il était inspecteur depuis cinq ans et, sans doute, il le resterait pendant encore quinze ans, jusqu'à la retraite, ce qu'il n'aurait jamais pu imaginer lorsqu'il était entré dans la police. C'est essentiellement cet échec-là qui hantait son demi-sommeil, éclairant ses autres ratages à mesure qu'ils jaillissaient du tréfonds de son inconscient.

Ses yeux s'ouvrirent et il entreprit de rendre à nouveau le monde supportable. À côté de lui, Annie dormait toujours. Salter glissa la main sous sa chemise

de nuit (l'une de celles qu'il préférerait, en coton épais, qu'Annie avait héritée de sa grand-tante, plus érotique à soulever que n'importe quel négligé) et la caressa, d'abord au hasard puis plus méthodiquement, jusqu'à ce qu'elle ouvre les yeux. Il continua, attendant qu'elle se mette hors de sa portée ou qu'elle s'offre à lui. Elle ne fit ni l'un ni l'autre ; elle resta simplement là, sous sa main, maintenant réveillée, mais gardant les yeux fermés. Il s'arrêta et elle lui dit : « Tu vas être en retard... » Il donna une dernière pression de la main, puis la poussa sur le dos et roula sur elle. Il l'embrassa fougueusement, se frottant contre elle. Voilà ce dont il avait besoin. Et comme son désir s'éveillait (pas encore de défaillance de ce côté-là), les fantômes de ses échecs rampèrent sous terre où ils resteraient tapis un jour encore. Salter serra Annie dans ses bras dans une dernière étreinte taquine, pour faire bonne mesure, et s'assit sur le bord du lit. La journée pouvait commencer.

En bas, la porte d'entrée claqua ; Seth, le plus jeune de ses deux fils, avait terminé sa tournée de distribution des journaux. Il rentrait toujours vers sept heures. Son frère Angus, âgé de quatorze ans, faisait une tournée double ; il arriverait un quart d'heure plus tard.

Salter balança les jambes hors du lit et se leva.

— Tu veux un jus de fruit ? demanda-t-il.

Sa femme lui tourna le dos et tira les couvertures jusqu'au menton.

— Oui, merci.

Dans la cuisine, Seth était déjà en train de manger les balayures de grange devenues traditionnelles dans la famille, un mélange de céréales et de fruits secs qu'Annie composait à l'aide d'ingrédients achetés

au St. Lawrence Market ; Salter jugeait cette mixture non comestible, mais les garçons la préféraient à n'importe quoi d'autre. Salter adressa un grognement à son fils et versa un verre de jus d'orange. Il remplit la bouilloire d'eau chaude du robinet pour faire le café et monta le jus d'orange à sa femme.

Elle était encore à moitié endormie : il la regarda un moment revenir à la vie. Comme tout le monde ne cessait de le lui rappeler, Annie avait la quarantaine époustouflante : le même teint lisse et frais, les mêmes cheveux châains épais et courts sans aucune trace de gris et, plus stupéfiant encore, les dents du même blanc éclatant que lorsqu'elle avait quatorze ans. Ce n'était pas une beauté, mais elle était perpétuellement rayonnante : une vraie publicité pour ses céréales. Au moment où elle s'assit pour boire son jus d'orange, la porte d'entrée claqua une fois encore : Angus était rentré.

— Grosse journée ? demanda Annie.

— C'est fini, les grosses journées, maintenant, répondit Salter en entrant dans la salle de bains. À ma connaissance, ma seule tâche consistera à faire visiter notre bureau à des flics de New York.

Il se savonna le visage et tenta de deviner lequel des sept rasoirs jetables qui étaient sur le bord de la baignoire était le plus coupant.

— C'est agréable, dit-elle. Tu rentres toujours à la maison à l'heure.

— Comme tu dis.

Salter trouva un rasoir à la lame bien affilée et commença à se raser. Il entendit derrière lui Annie sortir du lit et descendre l'escalier. Il acheva sa toilette et enfila son « uniforme » civil : chaussettes et caleçon propres, chemise de la veille, veston de

tweed bleu, pantalon gris, cravate bleu marine ornée d'ois rouges et chaussures noires. Il fit sa tournée du premier étage, au cours de laquelle il éteignit six lumières et ferma un robinet, puis descendit, éteignant au passage deux lumières supplémentaires, et ouvrit la porte d'entrée au chat qui braillait sur le seuil. Les deux garçons mangeaient leurs céréales en regardant un dessin animé à la télévision, que Salter éteignit, elle aussi. Jusque-là, la journée s'était déroulée normalement, entre le désespoir et l'irritation ; seul l'ennui restait encore à venir.

— Duncan a appelé, dit Annie une fois que Salter fut assis devant son café avec son journal. Il veut avoir confirmation que nous serons là-bas pour le 1<sup>er</sup> juillet.

— Je ne verrais aucun inconvénient à ce que nous fassions autre chose cette année, répliqua Salter. Nous avons un mois. Je n'aurais rien contre un changement.

Des protestations s'élevèrent. Seth poussa sa complainte d'une voix geignarde :

— Allez, papa, on va à l'île, s'il te plaît. Papa, je t'en prie...

Angus renchérit :

— Oncle Duncan m'a dit que je pourrais faire partie de son équipage cette année pour les régates.

— Vraiment ? répondit Salter à ce dernier. Eh bien, peut-être que vous pourriez y aller tous les deux, pendant que votre mère et moi, nous irions en voyage.

L'air soucieux qu'afficha Annie ne fit qu'augmenter l'irritation de Salter.

— J'aimerais voir autre chose que cette foutue île pendant qu'il me reste encore quelques dents !

dit-il en agitant son journal. Nous y sommes allés quatre années de suite et avant ça, presque tous les ans.

Annie répliqua :

— Papa a eu un mauvais hiver. Il ne va pas très bien.

— Ça va, ça va. Est-ce qu'on pourrait parler de tout ça ce soir ?

Il lança un regard furieux aux deux garçons qui attendaient sa capitulation.

L'île en question, c'était l'Île-du-Prince-Édouard, lieu de naissance d'Annie et, depuis des générations, berceau de sa famille, les Montagu, famille importante, ancienne et pétrie des traditions de l'île. Deux des frères d'Annie étaient avocats, son oncle était juge et son père, médecin, avait cessé d'exercer pour se consacrer à la gestion de ses biens immobiliers. Il était propriétaire de deux stations-service, d'une rue entière de maisons à Charlottetown, d'une petite scierie, d'une conserverie et d'un hôtel de villégiature, l'un des plus anciens des provinces Maritimes. C'est dans cet hôtel que Salter avait rencontré Annie, un été, alors qu'il traversait une mauvaise passe après l'effondrement de son premier mariage. Annie donnait un coup de main à l'hôtel ; ses fonctions étaient indéfinies, mais elle s'en acquittait consciencieusement. Elle avait inscrit Salter à la réception, pris sa commande au dîner, bavardé avec lui dans la véranda après le déjeuner, marché avec lui sur la plage au coucher de soleil et, après trois jours, elle avait refusé de le rejoindre au lit, mais lui avait clairement fait comprendre que cela serait possible ailleurs à un autre moment. Il se sentait béni que la princesse de l'île soit tombée amoureuse de lui et,

lorsque la saison fut terminée, il la convainquit de venir avec lui à Toronto.

Dans la famille d'Annie, la tradition voulait qu'avant de s'établir, les filles passent une année loin de l'île pour parfaire leur éducation, à Toronto ou à Montréal, voire à Londres.

Avant de quitter l'île pour cette dernière aventure toute relative, les filles étaient généralement fiancées à de futurs avocats ou médecins – souvent leur amour d'enfance – et, le moment venu, une fois que leurs promis avaient terminé leur internat ou stage en entreprise, elles revenaient s'installer dans leur maison ou cottage. La famille d'Annie était bouleversée de voir qu'elle n'avait pris aucune disposition pour son retour et consternée face à son souhait d'épouser un sergent de la police de Toronto. Mais ses parents étaient pleins de bonne volonté, et lorsque Annie amena Salter à l'église familiale le printemps suivant, ils l'accueillirent chaleureusement et le firent membre honoraire du clan.

Depuis lors, Salter et sa famille passaient chaque année leurs vacances à l'île. Ils s'y rendaient parfois en voiture, bien que cela prît trois jours ; le plus souvent, ils prenaient le train, et le frère d'Annie venait les chercher à la gare avec l'une des voitures que la famille mettait à leur disposition pendant les vacances et les clés de la maison d'invités.

Salter avait épousé une tradition, qu'Annie défendait avec la résolution d'une coloniale parmi les indigènes. Elle sortait l'argenterie familiale tous les dimanches (l'arrière-grand-mère Montagu avait apparemment eu de quoi dresser des tables pour trois cents convives et sa collection de couverts avait été divisée après son décès), et leur maison de Toronto

regorgeait de meubles sombres et bien cirés qu'Annie avait hérités des maisons familiales (ils n'avaient aucun meuble de pin, ces objets rustiques étant absents du monde des Montagu depuis un siècle et demi). Annie avait en outre introduit quelques rites dans leur vie. Une fois par semaine, le samedi, elle préparait le porridge de son enfance, bien que personne n'en raffolât. Elle cuisinait souvent des chaudières et faisait elle-même son pain, mais la gastronomie de l'île se limitant à la morue salée et aux pommes de terre, leurs repas – à l'exception de deux ou trois plats qu'elle avait empruntés aux autres provinces maritimes – n'auraient guère été différents si Annie était née à Calgary.

Les membres de la famille d'Annie étaient bien élevés et pleins de tact, et ils tenaient absolument à inclure le choix d'Annie dans le clan. Ils absorbèrent Salter et sa famille dans leur univers de pêche, de voile, d'équitation et de sempiternels soupers de homard, comme s'il avait payé ses droits d'entrée. Salter était la plupart du temps heureux de profiter des plaisirs de leur monde. Mais, parfois, il trouvait tout cela intolérable et étouffant, et il avait l'impression d'être le seul chrétien par alliance dans une famille de juifs, conscient de son état de non-circoncis, de son teint légèrement trop pâle et de la détermination de sa belle-famille à ne jamais le laisser avoir l'impression d'être un étranger.

— Il faut que nous disions rapidement à Duncan si nous y allons ou non, dit Annie au moment où Salter se leva de table.

La maison d'invités était à leur disposition chaque fois qu'ils le souhaitaient, mais elle était très demandée pendant la saison.

Salter se sentait à deux doigts d'aller trop loin. De toute évidence, ses mots avaient un peu contrarié tout le monde. Cela suffisait.

— Dis-lui que nous irons, lâcha-t-il, mais ne perds pas de vue la possibilité d'une petite escapade d'une semaine, rien que toi et moi, d'accord ? On pourrait aller s'éclater comme des fous à Moncton.

— Tu vas être en retard, répéta-t-elle. Ne travaille pas trop.

— Je t'ai déjà dit que je ne risquais pas le surmenage, non ?

— Oui, je sais, Charles. On ne pourrait pas en parler un de ces jours, de ça aussi ?

— De ma démission ? D'aller travailler pour ton frère Duncan ? Je suis policier, ne l'oublie pas.

Il coupa court à toute réplique en franchissant la porte.

La maison de la famille Salter se trouvait dans un ghetto anglo-saxon situé à l'écart de Oriole Parkway, dans un secteur qui, il n'y avait pas si longtemps, était encore le Nord de Toronto. Mais avec l'expansion de la ville après la guerre et, plus récemment, la construction du métro, ce quartier s'était retrouvé en plein centre-ville. Lorsque lui et sa famille étaient venus s'y installer, Salter allait au travail en voiture, comme tout le monde. Mais à présent, il laissait sa voiture à Annie et prenait le métro. À une époque, bien avant que cela ne devienne à la mode, il avait essayé d'y aller en vélo. Mais il avait abandonné au bout d'un mois, car la ville était en pente du mauvais côté pour lui ; le trajet aller était facile, mais il devait affronter la côte épuisante du retour après une longue journée de travail.

Ce matin-là, le train était bondé comme d'habitude, mais il parvint à atteindre la porte de communication

entre les deux wagons, au fond de la voiture ; c'était une place convoitée, car, adossé là, il était possible de lire son journal en le tenant à deux mains. Comme à l'accoutumée, les jeunes filles étaient largement majoritaires dans le train – les artères conduisant vers le centre-ville étaient toujours encombrées d'automobiles conduites par des individus de sexe masculin seuls dans leurs véhicules – et lorsque le train se remplit, Salter se trouva agréablement coincé entre une mignonne petite Japonaise qui lui sourit pour lui montrer qu'elle le jugeait inoffensif et une jeune fille blanche, également de petite taille, dont les cheveux crêpelés fleurant bon le shampooing lui arrivaient juste sous le nez. Il baissa son journal pour ne pas risquer de décoiffer ces charmantes têtes et s'efforça d'avoir un air paternel. Lorsque le train arriva à sa station, il regarda par terre afin d'être sûr de n'écraser aucun petit pied en sortant. Les deux jeunes filles levèrent les yeux et lui sourirent. *Les Anglais ont raison*, pensa-t-il. *Ce sont vraiment de petits oiseaux.*

Il arriva à l'édifice de l'Administration centrale où, comme tous les matins, il fut accueilli par le sergent Frank Gatenby, le « plus vieux sergent du Service ». Ce n'était pas tout à fait vrai : de nombreux sergents étaient plus âgés que lui, mais ses cheveux blancs et ses manières débonnaires, qu'il avait acquis avant d'avoir quarante ans, lui avaient valu ce titre. Il avait pendant longtemps été le « plus vieux constable du Service », puis quelqu'un, dans un sursaut de générosité, avait proposé son avancement, et il avait par la suite été nommé adjoint de Salter.

— Vous avez pas mal de choses au menu aujourd'hui, monsieur, annonça-t-il. Vous allez être plutôt occupé, on peut le dire.

Il arborait le sourire du maître d'hôtel s'adressant à son jeune maître.

Salter prit son courrier : faire le nécessaire pour nettoyer Yonge Street en vue de la visite du maire d'Amsterdam (*J'installerai une prostituée dans un fauteuil dans toutes les vitrines*, pensa-t-il. *Comme ça, monsieur le maire se sentira chez lui.*); rédiger un rapport sur l'impact des patrouilles à cheval dans les lieux publics en banlieue; inspecter les armureries pour s'assurer qu'elles ne vendaient pas de mitrailleuses aux mineurs; constituer une commission chargée d'étudier les plaintes au sujet de la cafétéria de la police; répondre à une demande de renseignements de la police de Montréal... Les brouilles habituelles.

Salter avait en effet été mis sur une voie de garage. En un an, perdant son influence au sein du Service, il était passé à l'état de non-personne, simplement parce qu'il avait soutenu le mauvais candidat au poste de chef adjoint et ce, avec trop d'enthousiasme et sans se soucier des conséquences. Trop jeune pour partir à la retraite comme l'avait fait son mentor, il était trop vieux pour changer de métier. Son avenir avait été dans le Service; et maintenant, il n'avait plus d'avenir.

Salter regarda le dernier point du programme du jour.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Frank? De quel genre de renseignements ont-ils besoin, à Montréal?

— Comment savoir, monsieur? répondit Gatenby. Com-ment-sa-voir... répéta-t-il pensivement en détachant chaque syllabe, comme s'il parvenait au terme d'intenses cogitations métaphysiques qui l'avaient occupé toute la matinée. Ils ont appelé

avant votre arrivée. Je venais moi-même d'arriver. Un homme a été trouvé mort à Montréal le week-end dernier. Un type de chez nous. Je veux dire de Toronto, pas un de nos gars. Il y a un sergent qui va se présenter après déjeuner, et Chieffie vous le confie.

Dans le langage enfantin de Gatenby, « Chieffie » désignait le chef de la police. Le chef adjoint, quant à lui, était surnommé « Deecce ».

— La journée est chargée, aujourd'hui, monsieur, et à mon avis, personne d'autre ne sera disponible.

Le sergent fit un sourire digne de l'invité d'une émission télévisée pour enfants.

— À quelle heure arrive-t-il ?

— À quatorze heures.

— Entendu. Dites à Chieffie que je m'en occupe. On ne sait jamais. Ça pourrait être un vrai travail...

— Chieffie a un conseil d'administration, monsieur. Je pense qu'il ne doutait pas que vous le prendriez en charge.



Salter déjeunait toujours à l'extérieur. Il n'appréciait ni le menu ni la cohue de la cantine ; il pensait que c'était probablement la raison pour laquelle on lui avait confié la commission chargée d'étudier les plaintes. Ce jour-là, il traversa Yonge Street pour se rendre à une boutique qui vendait des journaux d'autres régions. Il acheta un exemplaire de la dernière livraison de la *Montreal Gazette* et l'emporta dans un café réputé pour ses sandwiches au corned-beef. Il trouva ce qu'il cherchait en page trois : un petit article relatant la découverte d'un certain David

Summers, de Toronto, dans une chambre d'hôtel de Montréal. La victime avait le crâne fracturé. La police enquêtait. Un bon vieux meurtre à l'ancienne.

Sexe ? Argent ? Quoi d'autre, encore ? Pourquoi les gars de Montréal avaient-ils déjà besoin d'aide ? Il paya son déjeuner et se dirigea vers son bureau, qu'il finit par atteindre après avoir traversé de nombreux parcs de stationnement.

Gatenby vint à sa rencontre à la porte.

— Il est là, chuchota-t-il en effectuant une chorégraphie compliquée pour pointer le doigt par-dessus son épaule en direction du bureau.

Salter, résistant à la tentation de se mettre un doigt dans la bouche et d'écarquiller les yeux d'émerveillement, se contenta de passer devant le sergent et d'entrer dans son bureau, la main tendue. Gatenby trotta derrière lui.

— Voici l'inspecteur Salter, sergent, dit-il, caché derrière le coude de Salter. Quelqu'un veut une tasse de thé ? du café ? Non ? Bon, je vous laisse discuter, alors.

Lorsque la porte se referma, les deux hommes s'assirent.

— Quelqu'un s'est fait tabasser, à ce qu'il paraît, commença Salter. Que peut-on faire pour vous ?

— Je m'appelle O'Brien, inspecteur. Henri O'Brien.

— Excusez-moi. Bien sûr. Charlie Salter.

O'Brien sortit quelques documents d'une grande enveloppe.

— Nous aimerions que vous nous aidiez pour l'interrogatoire.

C'était un homme petit et soigné, de quelques années plus jeune que Salter, les cheveux coupés

très court et le teint hâlé d'un bûcheron ou d'un marin. Il donna à Salter un document dont il garda un double.

— Regardons d'abord ça, sergent. Je ne sais rien de l'affaire. Dites-moi tout depuis le début.

O'Brien commença à lire ; il parlait anglais avec un léger accent.

— David Arthur Summers. Quarante-sept ans. Marié. Une fille. Professeur au Douglas College. A été découvert sans vie à l'hôtel Plaza del Oro le samedi 18 mai à 11 h du matin par la femme de chambre. Cause du décès : fracture du crâne, probablement causée par une bouteille de whisky trouvée par terre à proximité. La victime ne portait qu'un peignoir. Dans la pièce, on a trouvé ses vêtements en tas sur le sol, sa valise, qu'il n'avait pas encore défaits, la bouteille de whisky, presque vide, deux verres, dont l'un portant des traces de rouge à lèvres. Aucun signe de lutte. Le décès remontait à environ douze heures.

Salter n'écoutait pas. Il observait O'Brien : celui-ci lisait le rapport en français et le traduisait simultanément en anglais. Il se demandait s'il y avait ici, dans son service, quelqu'un qui était capable de faire ça. Son exemplaire à lui était en anglais.

O'Brien interrompit sa lecture. Un long silence suivit.

— Bien, dit Salter. Que savez-vous sur lui ?

— Sa femme est venue pour l'identification, répondit O'Brien. Elle nous a dit que Summers était à Montréal pour participer à un congrès. Celui-ci a commencé vendredi et devait se terminer mercredi. Selon elle, Summers et ses collègues assistaient à ce congrès chaque année à la même époque, à la fin

du trimestre. Ça avait lieu chaque fois dans une ville différente ; ils en profitaient pour voir du pays. Un avant-goût de leurs longues vacances d'été, en quelque sorte.

Les deux détectives, qui avaient cinq semaines de congés payés chaque année, échangèrent un sourire.

O'Brien poursuivit :

— J'ai apporté sa déposition. Elle ne nous a pas été d'un grand secours. Elle ne voyait aucune raison pour laquelle on aurait voulu tuer son mari. Évidemment, on n'a pas pu pousser trop l'interrogatoire ; elle était terriblement bouleversée. Nous aimerions aussi que vous la rencontriez.

— D'accord. Il s'est fait dévaliser par une prostituée qu'il avait ramassée, c'est ça ? Le coup du blaireau. Comment est-ce qu'on appelle ça, en français ?

— Le coup du blaireau, inspecteur. Oui, mais son portefeuille était toujours dans son veston, et il contenait plus de cent dollars en argent liquide.

— Quelqu'un l'a dérangée, suggéra Salter.

— Nous connaissons la plupart des prostituées de Montréal, sauf les mineures. Nous sommes en train de faire des vérifications. À notre connaissance, il n'y a pas de tueuse parmi elles.

— Quelqu'un qu'il connaissait, alors. Une femme. Une *affaire de cur*\*.

— Comment ?

— Vous savez bien, une affaire de cœur. Ça a l'air idiot, de dire ça en anglais. Le rouge à lèvres l'indique de façon assez évidente.

---

\* NDT : Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

— Les coups qu’il a reçus étaient violents. Le légiste a dit que l’agresseur devait avoir une certaine force physique.

— Elles pratiquent toutes les arts martiaux, de nos jours, sergent. Ma femme est capable de soulever l’extrémité d’une traverse de chemin de fer.

— Ah oui ? Mais est-ce que les professeurs d’anglais en viennent aux mains avec leurs maîtresses ?

— Quelle différence ça peut bien faire, qu’il enseigne l’anglais ou autre chose ?

— Les professeurs d’anglais canadiens-anglais, je veux dire, inspecteur. Même s’il était effectivement professeur d’anglais.

— Je vois.

Salter fit une pause. O’Brien avait introduit les relations Est-Ouest dans la discussion : *Vous, les Anglos, êtes un mystère pour nous autres, Québécois.*

— Je pense que les professeurs sont pareils partout, sergent. Après trois verres, ils sont capables de se casser la gueule entre eux. (*Va te faire foutre, froggie*, pensa-t-il.)

— Bien sûr. Excusez-moi. Mais votre sergent a dit qu’il avait entendu dire que nous avons un *crime de passion*\* pour lequel nous avons besoin d’aide. Il a dit qu’il croyait que ce genre de crime était permis au Québec. Je pensais qu’il plaisantait, peut-être même avec votre complicité.

— Frank est un trou de cul, O’Brien. C’est pour ça que c’est lui qui fait le café. Mais il est inoffensif. On ne se moque pas des étrangers, même quand ils sont Canadiens.

— Et vous, inspecteur ? Vous êtes au département des homicides ?

— Non. Je suis ce qu'on appelle le « service général ».

— Je vois.

O'Brien jeta un coup d'œil circulaire à la pièce que Salter partageait avec Gatenby, remarquant le bureau presque vide de l'inspecteur, l'absence de moquette sur le sol et le seul élément de décoration : une photographie découpée dans un journal, sur laquelle Gatenby salue d'une main tandis que, de l'autre, il tient la porte d'une limousine à un duc quelconque.

Salter pensa : *il croit qu'on nous l'a refilé, à Frank et moi, pour s'en débarrasser. Et il a raison.* Il dit d'une voix ferme :

— Vous avez demandé de l'aide pour les interrogatoires. Que pouvons-nous faire d'autre ? Nous renseigner sur Summers ? Je vais mettre Frank là-dessus.

— Vous pouvez faire plus que ça, inspecteur. Certains de nos séparatistes font du grabuge. On est débordés.

— Mais ils viennent juste de perdre le référendum !

— C'est exact, et ça les met en colère. Comme des supporters anglais de soccer quand leur équipe perd. Des Anglais d'Angleterre, je veux dire.

*Et c'est reparti.*

— Ou comme des supporters québécois de hockey quand Maurice Richard est suspendu, rétorqua Salter.

— C'est bon, inspecteur. Je m'en souviens, moi aussi. Bref, avec les séparatistes et une ou deux autres choses à régler, on n'a pas eu le temps de souffler depuis un mois. Nous n'avons donc pas beaucoup de temps pour des affaires comme celle-ci.

— D'ailleurs, c'est pas de chance qu'il soit venu se faire tuer à Montréal, non ?

— En effet. Ce que je crains, c'est de faire fausse route dès le début. Écoutez : cet homme, qui est venu pour un congrès avec ses collègues, est frappé par un ennemi, ou une maîtresse ou, peut-être, par une prostituée. Mais s'il s'agit de quelqu'un qu'il connaissait, un enquêteur stupide pourrait parler à cette personne sans se douter de rien. Il pourrait passer à côté de certaines indications. En résumé, voilà : je suis débordé et je suis francophone. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je vois. Vous n'avez pas l'expérience nécessaire pour démasquer les menteurs anglais. Vous voulez donc que je m'en charge.

— Oui. Si vous le pouvez.

O'Brien sourit :

— Pour moi, tous les Anglois sont des menteurs, risqua-t-il.

Salter se mit à rire.

— C'est exactement ce que ma femme a dit l'autre jour à propos des députés francophones qu'on voit à la télévision. Surtout les membres du Cabinet.

— Dites-lui de ma part qu'elle a raison ! On ne peut faire confiance à aucun francophone d'Ottawa...

Ils se sourirent un moment.

Salter finit par dire :

— Revenons à nos moutons, Henri. (Il prononçait *Honree*.) Ce que vous me demandez, c'est de prendre le relais dans l'enquête à partir de maintenant et de vous repasser les rênes dès que j'ai du nouveau.

— Si vous avez le temps et les effectifs nécessaires.

— Je dispose de Frank et de moi, ainsi que de tout le temps qu'il me faut. Bon, quoi d'autre ? Ah

oui, la valise. Contenait-elle quelque chose d'inhabituel ?

— Non, rien de particulier. Sous-vêtements, chemises, chaussettes, deux livres. Rien à quoi on ne puisse s'attendre.

— Et le portefeuille ?

O'Brien lut la liste :

— Cent six dollars. Deux cartes de crédit. Deux cartes de bibliothèque. Permis de conduire. Quelques billets de loterie. Carte de membre d'un club de squash. Un morceau de papier sale sur lequel étaient inscrits quelques chiffres ressemblant à des numéros de téléphone, des relevés de carte de crédit. Tenez...

Il fouilla de nouveau dans l'enveloppe et en sortit le portefeuille.

— Vous devriez le prendre pour le montrer à sa femme quand vous lui parlerez.

Salter prit le portefeuille et le jeta dans un tiroir.

— Bon, voilà. Un café ?

— Du thé, si ça ne vous dérange pas.

— Frank !

Salter passa la commande et attendit que la porte se referme.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit pendant votre séjour ici, n'hésitez pas, *Honree*. Vous connaissez Toronto ?

— Pas très bien. J'ai pensé que je pourrais y passer quelques heures. J'ai une réservation pour le train de nuit, j'ai donc ma soirée de libre. Mais vous avez sans doute autre chose à faire ! Indiquez-moi juste mon chemin et après, je vous laisserai résoudre mon affaire.

— Vous indiquer votre chemin ? Pour aller où ? Sherlock Holmes l'aurait deviné, lui. Le bronzage,

la coupe de cheveux... quelle direction ça indique, ça ? Le port, pour un petit tour des îles en voilier ?

— Non. L'hippodrome de Greenwood. Je n'ai jamais été aux courses à Toronto.

Évidemment.

— Moi non plus. Aimerez-vous que je vous accompagne ? Je me demande à quelle heure elles commencent.

— Sept heures trente.

— Ah bon. Dans ce cas, nous pouvons aller dîner quelque part et aller à l'hippodrome après.

— C'est parfait, inspecteur.

— Appelez-moi Charlie.

— C'est parfait, Charlie. Je pourrais aussi revenir vous prendre à, mettons, cinq heures trente. Nous pourrions ensuite aller dîner au champ de courses.

— Je ne sais pas s'il y a un restaurant là-bas, *Honree*.

O'Brien avait l'air renseigné.

— Il y a des restaurants dans tous les hippodromes. Je reviens à cinq heures et demie.

Il remit son enveloppe dans son porte-documents et serra la main de Salter.

Une fois la porte refermée derrière O'Brien, Salter appela sa femme :

— Je ne dînerai pas à la maison, ce soir, dit-il. Il se pourrait que j'aie un vrai travail.

— Fraude ? Incendie criminel ? Vol à main armée ? demanda Annie.

— Rien de tout ça. Meurtre.

— Et on te l'a confié !

— Le gars n'a pas été trucidé chez nous, alors Chieffie et Deecee ne lèvent pas le petit doigt. Mais ça me fait quand même un vrai travail !

— Alors, tu vas recommencer à sauter le dîner ?  
À travailler toute la nuit ?

— Je n'en suis pas encore là. Mais on ne sait jamais... ça pourrait venir. Je l'espère ! Ne m'attends pas pour aller te coucher. Pour commencer, je vais aux courses. Au revoir, chérie.

Il raccrocha, se sentant agréablement mystérieux.



Lorsqu'il rentra à la maison, Annie l'attendait.

— Tu as l'air content de toi, dit-elle. Tu as gagné ?

— Je n'ai pas perdu, répondit-il sur un ton suffisant, attendant la question suivante.

— Combien ?

— Pas mal, lâcha-t-il, arborant l'air faussement blasé d'un habitué des champs de courses.

— Ça t'a plu ?

— C'était génial ! Tu veux que je te raconte ?

— Bien sûr. Je vais faire du thé.

*Qu'est-ce qui lui arrive ?* se demanda Salter. *Elle est bizarre.*

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda-t-il brutalement. Tu es jalouse parce que j'ai passé la nuit dehors ?

— Ne fais pas l'idiot, Charlie. Raconte-moi donc ta soirée. Que s'est-il passé ?

*Fausse alerte*, pensa-t-il, baissant la garde. Son humeur euphorique reprit le dessus.

— Alors, voilà, commença-t-il. C'étaient des courses attelées, tu sais, avec des chars...

Elle hocha la tête, avec un regard de petite fille émerveillée.

— Il y a deux types de chevaux : les trotteurs et les ambleurs. Tu savais ça, toi ? Les trotteurs ne courent pas comme les ambleurs.

— Ils trottent, peut-être ?

Mais bon sang, que se passait-il ?

— Oui, c'est ça. Lorsqu'ils courent, leurs membres oscillent par paires croisées, alors que les ambleurs déplacent les pattes du même côté en même temps. À moins que ce ne soit l'inverse... Je n'ai pas vraiment pu voir la différence, même après qu'on m'a expliqué. En tout cas, c'est beau à voir, quand les lumières s'allument et qu'ils arrivent...

— Tu as parié sur toutes les courses ?

— Oui. *Honree* m'a tout expliqué...

— *Honree* ?

— C'est le Québécois qui est venu me parler de l'affaire de meurtre. J'ai quand même choisi moi-même mes chevaux. J'ai pris ceux dont le nom me plaisait. Le problème, c'est que la moitié d'entre eux semblaient s'appeler pareil, avec des noms comme Armbro ou Hanover ou je ne sais quoi, encore. Enfin bref, j'ai parié sur sept courses, et j'ai gagné cent vingt dollars. *Honree* en a perdu cinquante, en pariant d'après les pronostics. Aaaaah ! C'était super. J'ai failli gagner sur la huitième course, mais mon cheval s'est mis à courir comme il ne fallait pas. Il y a un verbe, pour ça...

— Il s'est enlevé.

— Quoi ?

— Quand un trotteur quitte le trot pour prendre le galop pendant une course de trot, on dit qu'il s'enlève.

— Comment tu sais ça, toi ?

— On utilise le même terme à l'île.

Salter était abasourdi.

— Tu veux dire que les courses de Charlottetown, c'est la même chose ?

— Tout juste, Charlie. Ces courses auxquelles nous essayons de t'emmener depuis quinze ans. Le trot attelé, comme on les appelle. Papa possédait un *standardbred* – c'est le nom qu'on donne à ce type de chevaux. Tu as refusé de t'y intéresser pendant tout ce temps, mais il suffit qu'un policier de Montréal arrive, et te voilà qui raconte au monde entier ta découverte ! Charlie, tu dépasses les bornes.

Elle le contourna et monta se coucher.

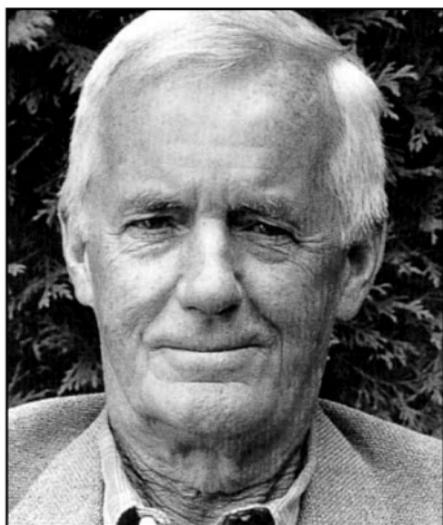
Quelques minutes plus tard, Salter avait trouvé suffisamment de justifications pour ne plus se sentir aussi mal. Sans doute personne n'avait plus parlé de chevaux chez les Montagu depuis des années (exact, mais c'était uniquement par égard pour lui). Certainement, personne n'avait pris la peine de lui expliquer les courses dernièrement (impossible à faire, devant son air buté). La vérité, c'était que cette histoire de course de chevaux n'était qu'un exemple, peut-être le plus choquant, de l'attitude de Salter à l'égard de l'univers des Montagu lorsqu'il était chez eux. Dès le début, de peur de se sentir comme un parent pauvre, il avait refusé de se laisser entraîner dans des activités comme la voile, le bridge, le tennis, la pêche à la mouche, l'art de cuisiner des palourdes sur un feu de camp. Outre les connaissances nécessaires à ce genre de loisirs, il était sûr de se tromper de tenue vestimentaire, de mettre des sandales au lieu des chaussures de marche ou même de rester pieds nus lorsqu'il ne le fallait pas. En conséquence, quand il était à l'île, il jouait au golf, jeu auquel il avait été initié par des copains policiers. Il nageait,

aussi. Et il regardait les autres activités de loin, lorsqu'il ne les ignorait pas tout bonnement. Au fil des années, sa mauvaise volonté et la prévenance des Montagu envers lui avaient entraîné la création de deux mondes : un dans lequel il était inclus et un autre duquel ils ne parlaient et ne profitaient qu'entre eux. Cette situation lui convenait. Un tel arrangement lui permettait de conserver ce qu'il considérait comme son indépendance et il adoptait la même attitude à Toronto, à l'égard de l'intérêt que portait sa femme à l'art, à l'horticulture et à la science-fiction et de ses connaissances dans ces domaines. Le comportement de Salter lui était dicté par une relative sincérité. Son père, lui, n'avait jamais goûté à aucun mets nouveau en trente ans, que ce fût chez lui ou au restaurant, sous prétexte que c'étaient des cochonneries étrangères et qu'on ne pouvait pas savoir ce qu'il y avait dedans. En réalité, le vieil homme avait peur qu'on se moque de lui parce qu'il ne savait pas comment cela se mangeait.

L'attitude de Salter n'était pas sans dangers, dont le plus périlleux venait de lui être démontré. Lorsqu'il se découvrait une nouvelle passion, il ne pouvait jamais être sûr que sa femme n'avait pas tenté de l'y intéresser dix ans auparavant. La science-fiction lui était désormais interdite ; il y avait si longtemps qu'Annie lui en avait recommandé la lecture qu'il n'avait aucune idée de ses auteurs préférés. Il avait un jour décrété que ce genre littéraire l'ennuierait et maintenant qu'il n'en était plus aussi sûr, il était trop tard.

Mais les courses attelées... Bon Dieu ! Petit à petit, des bribes de choses vues ou entendues et

qu'il avait ignorées avec le temps lui revenaient en mémoire et la vérité finit par s'imposer à lui : les courses attelées étaient le passe-temps le plus répandu dans les Maritimes et les Montagu occupaient une place de premier plan dans ce sport. *Et merde !* pensa-t-il. Pendant une demi-heure encore, il balança entre l'envie de se justifier et la culpabilité, jusqu'à ce qu'il aille se coucher, en proie à une profonde détresse.



## ERIC WRIGHT...

... est l'un des auteurs de fiction policière les plus honorés au Canada puisqu'il a, notamment, été quatre fois lauréat du prix Arthur-Ellis. En 1984, il a gagné avec son premier roman mettant en scène Charlie Salter, *La Nuit de toutes les chances* ; il a récidivé deux ans plus tard avec *Death in the Old Country*. Il a aussi mérité le prix dans la catégorie nouvelle pour « À la recherche d'un homme honnête » (1988) et « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras » (1992). Outre les toujours populaires aventures de Charlie Salter, Eric Wright tient la chronique des aventures d'une détective, Lucy Trimple Brenner, et d'un policier à la retraite de Toronto, Mel Pickett. Eric Wright, qui est né en 1929, a publié en 1999 un volume de mémoires intitulé *Always Give a Penny to A Blind Man*.

**LA NUIT DE TOUTES LES CHANCES**  
est le quatre-vingt-troisième titre publié  
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique  
a été achevée en février 2010  
pour le compte des éditions





« ERIC WRIGHT ÉCRIT DES ROMANS D'ENQUÊTES POLICIÈRES QUI SONT AU POLAR CE QUE LES ROMANS DE JOHN LE CARRÉ SONT À L'ESPIONNAGE. »

*QUILL & QUIRE*

## La Nuit de toutes les chances

Charlie Salter est malheureux : à la suite d'un changement à la direction du service de police de la ville de Toronto, il a été relégué aux oubliettes et ne s'occupe plus que de brouilles. Un événement vient cependant tout changer : David Summers, un universitaire torontois, a été assassiné à Montréal lors d'un congrès et l'enquêteur de la métropole québécoise aimerait qu'un policier de Toronto interroge les collègues et les proches de la victime. Comprenant qu'il tient là sa chance de rentrer dans les bonnes grâces de ses supérieurs, Salter accepte l'affaire.

Or, le monde universitaire est un univers dans lequel les relations personnelles et professionnelles sont extrêmement complexes et Charlie nage bientôt dans une mer de questions qui fait naître en lui un terrible doute : est-il suffisamment talentueux pour découvrir qui a tué David Summers ?

*La Nuit de toutes les chances* : la première enquête de Charlie Salter, le plus sympathique des policiers torontois !

TEXTE INÉDIT



9 782896 153947

12,95 \$

6,90 € TTC

Extrait de la publication

